

Archives et adresses sont des questions techniques. Mais elles ouvrent, en réalité, sur des problèmes philosophiques considérables : d'un côté, comment penser les traces et les inscriptions, les supports et les formes de transmission ? d'un autre côté, comment penser les prises de parole, les captures d'attention, les formes d'échange entre êtres vivants ? L'adresse nous situe dans le monde, l'archive nous conserve dans l'histoire. Mais l'archive est d'abord un lieu de stockage légitime et l'adresse une ouverture au temps des autres (vous ici, par exemple, avec votre lecture). Autrement dit, archives et adresses sont des manières d'attirer l'attention sur nos usages du temps et de l'espace. Ces usages relèvent de techniques et c'est bien pourquoi nos objets techniques sont aussi des façons philosophiques d'organiser le temps et d'habiter l'espace, de structurer nos échanges et d'occasionner des surprises.

Que dire alors des êtres adressés et archivés que nous sommes (nous : vous et moi) dans l'environnement numérique ? Prenons quelques exemples d'usages récents.

On insiste souvent sur la traçabilité des produits de consommation, mais les sujets consommateurs sont encore plus facilement traçables. Enfin, on voit se répandre les habitudes de ce qu'on appelle couramment le « quantified self », comme dans le cas de cet ingénieur de IBM, Gordon Bell qui affiche ouvertement une variante intéressante de l'ancien « ego sum, ego existo » de Descartes avec son « I am data ». Bell fait une différence entre les données quantifiables de tous ses dossiers (du médical au légal) qui formatent sa vie personnelle et ce qu'il nomme les « relics of the past » qui correspondent à sa « family history ». Les reliques sont ces fragments arrachés au corps sacré du saint et susceptibles d'agir comme intercesseurs envers la divinité. Dans le cas de Gordon Bell, ces reliques agissent, sur l'autel laïc du passé, comme des restes banalement mélancoliques sans autre capacité d'action que l'évocation d'un passé disparu. Les données documentées sont, au contraire, ce qui permet de faire comme si l'on était soi-même l'exact résultat de ses actions, la résultante de ses fichiers soigneusement classés et archivés.

Cependant, on voit aussi un mouvement inverse qui insiste sur le caractère volontairement éphémère des sujets adressés et communicants. Ainsi, David Gelernter, un personnage assez connu de la toile américaine, qui prétend avoir été le premier à parler du « cloud », affirmait récemment : « What people really want is to *tune in* to information: “Bring me what I want” is almost always more useful than “Let me rummage around and see what I can find”. No matter how fast it seems, most search is a waste of time. » Le principe ancien selon lequel, sur les rayonnages d'une bibliothèque, c'est toujours le livre à côté de celui qu'on cherchait qui est le plus intéressant pour nous, semble révoqué au profit des désirs les plus prévisibles : « Bring me what I want »... Faisant ainsi de toute recherche ou requête, qui par définition impliquent une durée, une perte de temps.

Un autre visage de cette quête du « tune in » de la communication immédiate est cette application à succès instantané nommée « Yo ». Elle consiste simplement à envoyer à l'adresse de ses interlocuteurs un « Yo », autrement dit le stade minimal du salut. Pas de message particulier sinon ce signal d'existence, ce seul : « je m'adresse à toi ». Évidemment le contexte de réception peut en changer la portée : un message à 8h du matin de votre employeur ne sera pas interprété de la même façon qu'un message de votre petit ami à 2h du matin... On peut même imaginer une forme d'intervention politique : une attaque de « Yo » envers une agence gouvernementale qui réprime trop facilement les libertés de manifester par exemple.

Nous pourrions voir dans cette application l'essence même de la communication (selon ce qu'en disait Jean-Luc Nancy) : toute performance linguistique est adressée. Mais c'est ici surtout l'effet d'une présence immédiate qui est affirmé. Le terme « yo » vient des marins puis des soldats répondant à l'appel de leur nom dans une liste de présence. Loin d'être neutre, il constituait une réponse à une autorité plus qu'une manifestation de liberté. Bien sûr, cela

n'empêche pas de pouvoir en retourner les effets de pouvoir, à condition de ne pas s'illusionner pour autant sur la pseudo transparence et l'illusoire immédiateté de cette communication hypermédiatisée par des appareillages techniques et des idéologies de la présence.

Enfin, on peut aussi utiliser une application comme Snapchat pour communiquer : à partir d'une photo, souvent un « selfie », un message est envoyé. Mais ce qui est particulier est que l'on peut programmer la durée de son accessibilité. Une fois visionnée, le message envoyé disparaît — ou plutôt son accès, son adresse, sont gommés. Il s'agit là de l'inverse du « quantified self », c'est un refus de l'archive. Une adresse de soi qui programme sa disparition. Une adresse de soi qui se limite volontairement à son caractère éphémère de communication. Le nom est un jeu de mots à partir de *snapshot* (image instantanée) et *chat* (conversation familière), comme si la durée langagière de la conversation pouvait se condenser dans le moment bref de l'image. Cela permet de produire un effet d'immédiateté ou de transparence, en même temps que de communication intime.

Selon un de ses créateurs, « We no longer have to capture the “real world” and recreate it online – we simply live and communicate at the same time. [...] That's what Snapchat is all about. Talking through content not around it. With friends, not strangers. Identity tied to now [...] less an object and more a sharing of experience. But not all social media are built the same, and I think we can use a distinction in social platforms: those that are based in social *media* versus those that are more fundamentally about *communication*. [...] With ephemerality, communication is done *through* photos rather than around them. » Ainsi, l'instant seul devient le moment d'expérience par excellence. Et surtout une expérience que l'on peut partager, dans un temps volontairement bref, non archivable. Conserver dans une archive est une façon de donner de la valeur à ce qui a été vécu ou produit. Mais on voit ici que le fait de ne pas conserver octroie aussi une valeur particulière à l'expérience momentanée. Ne pas laisser de traces, dans un monde où nos traces se démultiplient, donne à ces moments un statut d'événement, un effet d'extraterritorialité — ou, pourrait-on dire, de « monument éphémère », comme ces tableaux vivants que l'on présentait lors des entrées de roi ou de princes dans les villes des XVIe et XVIIe siècles en Europe. Si ce n'est que l'on est ici dans un rapport essentiellement privé et non dans l'espace public officiel.

Évidemment, il faut le cadre habituel des photos, la composition usuelle de ce type de documents, la valeur sociale accordée à l'événement et à l'instantané, pour qu'une telle opération puisse marcher. Le fait de communiquer immédiatement par l'image est tout aussi médiatisé que la communication par réseau social du type Facebook où les profils sont soigneusement composés. Le halo d'habitudes sociales et de techniques partagées environne la photographie communiquée et permet de « sacraliser » cet instant élu.

Nous vivons ainsi entre le toujours-plus-retraçable et le plus-que-jamais-éphémère. Nous multiplions les traces de nos désirs et nous organisons nos jouissances de l'instantané. On peut y voir les manifestations de nos libertés, si ce n'est que ce sont surtout des libertés de consommer, des manières de se vendre, des façons de se constituer dans des désirs illusoires. Il est deux grandes façons de contrôler la communication pour des puissances politiques ou économiques : soit en amont, censurer la production des messages, soit en aval administrer les messages proliférants. Par exemple, on peut penser que le Web ouvre totalement l'espace des communications. Mais les moteurs de recherche, avec leurs algorithmes sophistiqués et secrets, les classent et les hiérarchisent. Ce sont des administrateurs. Ils gèrent les modes d'adresse.